

# Les dix commandements au Modern-Cinéma

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **2 (1925)**

Heft 13

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-729279>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

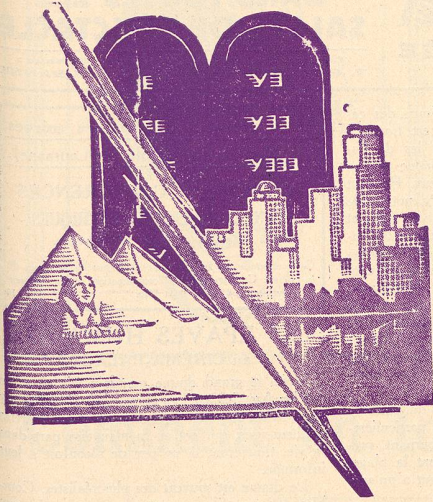
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# Les Dix Commandements au MODERN-CINÉMA



Jusqu'à présent on n'a que peu parlé du film de Cecil B. de Mille, *Les Dix Commandements*.

Contrairement à l'usage, le metteur en scène n'a pas, deux mois avant de commencer son œuvre, expliqué ce qu'il voulait faire, ce qu'il ferait et ce qu'il ne ferait pas.

Il n'a pas publié son budget après avoir multiplié auparavant tous les chiffres par dix et n'a jamais déclaré que son œuvre serait la plus étonnante du passé, du présent et du futur.

Une telle discrétion mérite une récompense. Maintenant que le film est terminé, nous avons d'autant plus de plaisir à en parler qu'on ne sait pas exactement comment il a été fait.

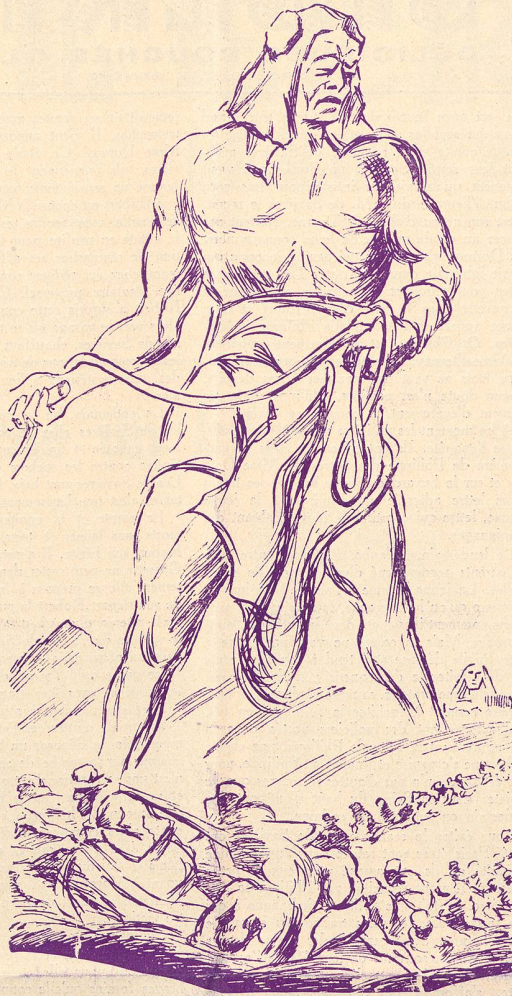
Le film : *Les Dix Commandements* est une œuvre biblique. C'est, si l'on veut, l'histoire de Moïse avec le grand chapitre de l'Exode et la fuite des Hébreux à travers l'Égypte.

La première difficulté qu'eut à vaincre Cecil de Mille fut la recherche en Amérique d'un désert de sable suffisamment grand pour y faire évoluer le peuple juif.

Non seulement ce désert devait être grand, mais il devait en outre avoir un accès facile. On n'emmena pas une armée de figurants comme on emmène quatre vedettes.

A quelques milles de la ville de Guadeloupe, en Californie, c'est-à-dire à deux cents milles au nord de Hollywood, Cecil de Mille trouva un pays de sable, de dunes, battues constamment par les vents du sud.

C'est une région qui est sans aucune valeur et qui ne peut servir à rien, disent les géographes. Mais les géographes n'avaient jamais pensé au cinéma.



Pendant six semaines, une ville américaine pourtant fleurit en cet endroit, une ville qui contenait une population de 2500 âmes.

Il y avait des vieux et des jeunes, des riches et des pauvres, des artistes, des artisans, des bourgeois, des commerçants et des ouvriers, en un mot tout ce qu'on trouve dans une véritable ville, avec une petite différence pourtant, même en cherchant bien, on n'y eût pas découvert un seul oisif.

Les maisons étaient de toile. Cinq cent cinquante tentes, alignées soigneusement le long des rues, des cours et des passages.

Au centre se trouvait un château d'eau pouvant débiter 180.000 litres d'eau par jour.

La cité des tentes était reliée par télégraphe et par téléphone à la ville voisine, selon la méthode des armées en guerre.

Il y avait des plombiers, des électriciens, des peintres, des sculpteurs, des charpentiers, des médecins, des infirmiers, des acteurs, tous occupés... mais les plus occupés de tous étaient sans contredit les cuisiniers.

Le mess du camp servait en effet 7500 repas par jour.

Les acteurs étaient sous la direction d'un assistant-directeur qui avait en outre sous ses ordres 35 aides. Tout cela était organisé comme une armée.

Chaque aide assistant avait la charge d'une compagnie qui marchait avec une discipline toute militaire.

Les repas se prenaient par compagnie et il y avait un appel chaque jour.

Mais le camp n'était pas, à beaucoup près, sur les lieux mêmes où l'on devait tourner. Il ne faut pas songer à bâtir une ville — même de toile — en plein sable.

Il fallut donc construire une route où les chariots, les camions, n'engloutissent pas leurs roues. Cette route menait à la dune où l'on reconstitua la ville égyptienne de Ramsès II.

Un service de voirie devait la tenir toujours parfaitement carrossable et combler les ornières et les trous au fur et à mesure qu'il s'en produisait.

Et ce travail n'était pas une sinécure. On le comprendra en apprenant que les seuls véhicules qui pouvaient passer là étaient des chars spécialement construits avec des roues à large empattement et que traînaient des bœufs ou des poneys dressés dans la région.

Leur tâche était de transporter les matériaux de la cité égyptienne. Étonnante et gigantesque cité qui, selon la Bible, avait été construite par les juifs sous la domination de Ramsès.

Le décor représentant la fameuse citadelle du Pharaon mesurait près de 250 mètres de large et plus de 30 mètres de haut.

(Mon Ciné.)

Montchalin.

## L'Homme fait sur mesure avec Charles RAY au CINÉMA DU BOURG



Charles RAY dans l'Homme fait sur mesure.

John Paul Bart, simple ouvrier repasseur dans la boutique du tailleur Anton Huber, cherche le moyen de sortir de sa misérable condition. C'est un penseur, qui lit beaucoup et qui se croit capable de résoudre le problème difficile de l'union entre le capital et le travail. De plus, il a des idées tout à fait spéciales sur l'effet produit par un vêtement bien coupé. Il est persuadé qu'un homme élégant crée, à première vue, une bonne impression qu'il lui suffit d'entretenir par la suite pour assurer le succès de ses entreprises. Tout le monde se moque de lui, surtout Gustavus, jeune littérateur de peu de talent, ami du tailleur et fiancé à sa fille, la gentille Tanya ; tous le traitent de rêveur et de propre à rien. Seule Tanya est convaincue que John Paul n'est pas dépourvu de bon sens.

Un soir, John Paul, ayant endossé un habit qui lui a été confié pour être repassé, se rend à une réception donnée chez Stanlaw, le riche banquier de New-York. Après d'innombrables péripéties, John Paul réussit non seulement à se faire passer pour un invité, mais encore à être remarqué par Abraham Nathan, président de



l'Océanic Steamship Corporation, qui l'invite à prendre part le lendemain à une croisière sur son yacht.

L'Océanic a eu des différends avec ses ouvriers et les agitateurs profitent de cette croisière pour rejoindre Nathan. Mais John Paul, grâce à sa présence d'esprit, fait échouer leurs projets. Abraham Nathan lui prouve sa reconnaissance en lui donnant une situation intéressante à l'Océanic où, mettant en pratique ses théories de coopération ouvrière il réussit à éviter la grève à un moment critique.

Trois riches héritières, Corinne Stanlaw, Claire Nathan et Bessie Dupuy s'éprennent plus ou moins de l'audacieux John Paul, mais celui-ci aime secrètement Tanya, la fille de son ancien patron. Cette dernière, bien que fiancée à Gustavus, n'éprouve aucun sentiment pour le journaliste et ne lui cache pas son amour pour John Paul.

Gustavus, furieux de se voir éconduit, décide de ruiner John Paul. Il sait que les ouvriers se mettront en grève si un accord promis par John Paul et qui doit être signé par les directeurs de

l'Océanic, ne leur est pas remis à une heure indiquée. Gustavus cherche à empêcher par tous les moyens possibles la remise de cet engagement et ce, afin de déclencher la grève. Aidé de ses acolytes, il poursuit John Paul dans les rues, le long des quais, jusque sur une goélette. John Paul se débat, il lance Gustavus par-dessus le quai, lutte avec ses adversaires à quarante pieds au-dessus de l'eau, puis, profitant d'un moment de répit, il plie le document, le cache dans sa bouche et, à la grande stupefaction de ses poursuivants, se jette à l'eau, plonge et nage jusqu'aux chantiers où il arrive à temps pour éviter la grève.

Gustavus ne se tient pas pour battu. Il s'entend avec les reporters de plusieurs grands quotidiens et fait paraître le lendemain en première page un article relatant l'histoire de John Paul Bart, simple ouvrier tailleur, qui, sous l'habit d'un de ses clients, joue depuis quelque temps un rôle d'imposteur.

John Paul Bart, désabusé, retourne à la boutique, où Tanya l'attend toujours. A peine est-il arrivé qu'il s'empare d'un pantalon et se remet à lui donner le coup de fer professionnel ; mais la



porte s'ouvre laissant entrer Abraham Nathan qui s'écrie :

« Que faites-vous ici, mon ami, et pourquoi n'êtes-vous pas à votre bureau de l'Océanic ? » Loin de lui reprocher son passé, Nathan lui rappelle, au contraire, que Lincoln, de simple ouvrier qu'il était dans sa jeunesse, est devenu plus tard Président des États-Unis.

Aussi, John Paul retourne-t-il dans ce riche milieu où il est arrivé grâce à un habit, il y convie la gentille Tanya et se l'attache pour toujours en lui mettant au doigt un petit anneau d'or.

LISEZ : L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

**RESSEMELAGES CAOUTCHOUC** Chaussures, Caoutchoucs, Snowboots et Tennis.  
Durée double des semelles de cuir et Tennis.  
SEMELLES BLANCHES CREPP RUBBER 20  
**Maison A. Probst** Terreaux, 12  
Seule en ce genre à Lausanne. — Ne pas confondre.